

# Lénine et la création du Comintern

Angelica Balabanova

Source : Jacques Freymond (dir.), Contributions à l'histoire du Comintern. Genève, Droz, 1965, pp. 29-37.

**S**i l'on tient compte des circonstances de temps et de lieu dans lesquelles l'Internationale communiste a été fondée et qu'on se rappelle les périodes de transformation et de dégénérescence qu'elle a connues, on n'est pas surpris par la quantité de légendes qui l'entourent. Thomas, dont j'ai pu, grâce à l'obligeance des éditeurs du présent recueil, lire les mémoires<sup>1</sup>, n'est pas indemne sous ce rapport. Ayant pris une part active tant aux événements qui accompagnèrent la création de la IIIe Internationale qu'à ses premières initiatives, il écrit au sujet de sa naissance : « *Il fut soudain question d'une conférence communiste internationale. Comment l'affaire commença-t-elle exactement, il ne m'en souvient pas. Il me semble que Balabanova, rentrant de Stockholm, fit des commentaires sur les travaux du comité de Zimmerwald...* »

Selon moi, Lénine lui-même n'aurait pu dire au juste quand naquit chez lui l'intention de former de propos délibéré une nouvelle Internationale, en scindant l'ancienne, c'est-à-dire la IIe Internationale. Il est probable que cette idée évolua chez lui parallèlement à la conception générale qu'il se faisait du mouvement ouvrier russe aussi bien qu'international, et ceci dans la mesure où cette conception différait de celle des social-démocrates et par conséquent de l'Internationale socialiste. En effet, autant qu'il m'en souvienne, dans la période précédant la guerre mondiale, il ne se passait pas de réunion du bureau de la IIe Internationale sans que Lénine ou son suppléant prît la parole pour se livrer à une critique véhémement de la tactique de l'Internationale et lui opposer la théorie et la pratique entrées dans l'histoire sous le nom de bolchévisme. Étant donné la cohésion intérieure et extérieure du mouvement ouvrier, politique ou syndical, de cette époque, il ne pouvait être question d'une scission en bonne et due forme, mais psychologiquement Lénine s'y préparait en fait depuis 1905 - 1907.

La guerre mondiale modifia radicalement la situation. La scission, dont Lénine pouvait auparavant tout au plus rêver, prit corps, mais ce fut d'une tout autre façon, divisant les partis social-démocrates et l'Internationale, non point en tendances de « gauche » et de « droite », comme le désirait Lénine, mais en partisans de la guerre, ou l'acceptant d'une manière générale, et en adversaires qui, tout au long des hostilités, se firent les défenseurs de la lutte de classes intransigeante et les promoteurs ardents d'une véritable Internationale mettant les intérêts du mouvement ouvrier mondial au-dessus de ceux des différentes nations.

L'expérience a montré que l'adhésion à l'une ou l'autre de ces tendances ne coïncidait pas avec l'appartenance avant la guerre à l'aile « droite » ou « gauche » du mouvement ouvrier.

D'autres aspects d'ordre psychologique qu'il n'y a pas lieu d'analyser ici s'avérèrent décisifs pendant la guerre. Une chose est sûre : l'abîme creusé par la différence d'attitudes envers la guerre était

---

<sup>1</sup> *Les premières années de l'Internationale communiste d'après le récit du « camarade Thomas »*, in : Jacques Freymond (dir.), Contributions à l'histoire du Comintern. Genève, Droz, 1965, pp. 5-28.

beaucoup plus profond et divisait le mouvement socialiste mondial d'une façon plus nette et plus irréductible que l'aurait pu le faire n'importe quel désaccord fractionnel d'avant-guerre.

Dans ces conditions, la guerre favorisa la diffusion des idées de Lénine, mais en ce qui concerne l'Internationale, elles ne prirent une forme concrète qu'à partir du moment (c'était avant la naissance du mouvement de Zimmerwald) où, malgré des difficultés extrêmes, des conférences plus ou moins officielles de socialistes de différents pays purent être organisées, principalement en Suisse.

La première fut la Conférence internationale des femmes socialistes tenue à Berne en mars 1915. D'autres conférences l'avaient précédée qui en différaient par le fait qu'y participèrent uniquement des socialistes de pays neutres ou n'appartenant qu'à une des coalitions belligérantes, alors que la Conférence de Berne avait rassemblé des femmes socialistes de différentes nations, indépendamment de la coalition dont faisait partie leur pays d'origine.

Cette conférence féminine avait eu surtout un but de propagande : montrer par un travail commun et des décisions prises à l'unanimité que la guerre n'avait pas scindé l'unité politique et idéologique mondiale de l'avant-garde des travailleurs. Là, pour la première fois sur le plan international, il devint manifeste que les bolchéviks cherchaient à exploiter la tragique situation de la classe ouvrière, voire du monde entier, pour réaliser leurs plans, à savoir : diviser le mouvement socialiste de tous les pays. La motion qu'ils opposèrent à la majorité des déléguées réclamait notamment la fondation d'une nouvelle Internationale. Pas une seule déléguée ne put voter cette motion pour la simple raison qu'aucune n'avait été mandatée à cet effet. Les déléguées bolchéviques russes, polonaises, lettonnes refusèrent catégoriquement d'approuver la motion de la majorité sous prétexte qu'elle passait sous silence la formation d'une nouvelle Internationale. La situation devint sans issue : la première tentative de faire sentir aux prolétaires du front, aux populations de l'arrière et d'une façon générale à l'opinion publique que l'esprit et les principes de l'Internationale n'avaient pas été anéantis par la guerre aboutit à un échec. Le défaut d'unité à la Conférence féminine fut interprété comme une absence de solidarité entre les prolétaires des pays en guerre et, de ce fait, la Conférence fit plus de mal que de bien...

La Conférence s'était trouvée dans une impasse. Sa présidente, [Clara Zetkin](#), qui avait du mal à contenir son émotion et son indignation, suspendit les délibérations à plusieurs reprises pour permettre aux déléguées bolchéviques d'aller informer Lénine (il était dans un café situé dans l'immeuble même où se tenait la Conférence) de la tournure de la discussion et lui demander des instructions.

Après de laborieuses négociations, un compromis fut trouvé : les bolchéviks acceptaient de voter la résolution de la majorité à condition que le texte de leur motion réclamant une nouvelle Internationale fût inséré dans le procès-verbal de la Conférence.

À la Conférence des Jeunesses socialistes qui se tint également à Berne, en avril 1915, aussitôt après la Conférence des femmes, les bolchéviks renouvelèrent leur tentative précédente en présentant la même motion sur la fondation d'une nouvelle Internationale. Ainsi débuta l'exigence formelle, officielle, des bolchéviks, d'une nouvelle Internationale, exigence qu'ils réitérèrent en l'appuyant avec plus d'énergie encore lors du [mouvement de Zimmerwald](#) et qui leur servit de motif parmi d'autres pour diviser ce dernier en tendances de « droite » et de « gauche ».

Dès le premier discours qu'il prononça, après la révolution de Février, dans une petite salle de la Maison du Peuple de Zurich, devant très peu d'auditeurs, Lénine fit part de l'inquiétude que lui causait la passivité des masses ouvrières de l'Europe occidentale : « *La révolution russe doit aboutir à une seconde Commune de Paris en Russie, sinon la révolution succombera et la réaction triomphera.* »

Pas un instant, on ne pensait alors que la Russie pût atteindre ce but sans l'aide des travailleurs d'autres pays. Voyant empirer la situation en Russie sans que se manifestât la solidarité des ouvriers d'autres pays, Lénine, de plus en plus inquiet, eut recours à toutes sortes de moyens pour faire naître

cette solidarité, voire pour la stimuler. Sous ce rapport, il s'intéressa sans cesse davantage à mon activité.

Après l'épisode [Grimm](#) (juin 1917), que tout le monde connaît, je devins non seulement secrétaire du mouvement de Zimmerwald, mais aussi l'unique trait d'union officiel entre la gauche du mouvement socialiste international et la Russie révolutionnaire. Par suite, mes entretiens et échanges de lettres avec Lénine devinrent de plus en plus fréquents, mais en même temps la mission dont j'étais investie fit naître des divergences entre lui et moi et donna lieu aux premières tentatives du Comité central pour se débarrasser de ma présence tout en se servant de mon nom dans les relations avec les socialistes d'Occident.

Après avoir été, en novembre 1918, expulsée de Suisse dans des conditions dramatiques qui me mirent longtemps dans l'impossibilité de revenir en Europe occidentale, je ne fus pas peu surprise quand, de retour à Moscou, je reçus, au lieu du travail que je demandais, une « résolution » du Comité central m'ordonnant d'aller me reposer dans un sanatorium. Cette décision était si peu fondée et si inattendue que je n'y prêtai pas la moindre attention, me disant qu'elle m'avait sans doute été envoyée par suite d'une erreur imputable à une dactylo... Quand pour la seconde fois je reçus ce même genre de « proposition », je répondis que je n'avais pas besoin du sanatorium, mais d'un travail qui me permettrait de me rendre utile à la Russie soviétique.

En février 1919, peu après l'assassinat de Rosa Luxembourg et de [Karl Liebknecht](#), il y eut sur la place Rouge un meeting où devaient prendre la parole V.I. Lénine, [L. Kamenev](#) et moi. Avant le meeting, [Christian Racovski](#) me proposa de venir collaborer avec lui en Ukraine où il présidait le Conseil des commissaires du peuple. Il me demanda de me charger des fonctions de commissaire aux Affaires étrangères. Mais tant parce que cette proposition m'avait prise au dépourvu que parce que je souhaitais, après d'incessants déplacements, travailler à Moscou, je priai Racovski de m'accorder un délai de réflexion afin que je pusse me concerter avec Lénine. Pour des raisons qui m'échappèrent à l'époque, Lénine m'engagea très vivement à accepter la proposition de Racovski : « *En Ukraine, me dit-il, vous pourrez plus facilement établir la liaison avec le mouvement ouvrier de l'Europe, notamment grâce à vos fonctions officielles de commissaire aux Affaires étrangères.* »

J'étais sur le point de me rendre à ces arguments quand il me revint à l'esprit que [Tchitchérine](#), alors commissaire aux Affaires étrangères de la République soviétique de Russie, avait invité par radio tous les partis étrangers qui partageaient les principes fondamentaux et les tendances de la République soviétique à envoyer des délégués à Moscou pour un échange de vues. Quand je le rappelai à Lénine, celui-ci me répondit sur le ton de quelqu'un qui ne croyait pas que ce projet pût se réaliser : « *Qui pourrait bien venir chez nous !... De toute façon, soyez tranquille, si l'appel de Tchitchérine donne lieu à quelque chose, j'enverrai immédiatement un train pour vous ramener ainsi que Racovski.* »

Deux jours après mon arrivée en Ukraine, un train spécial vint nous chercher et nous arrivâmes à Moscou le lendemain de l'ouverture du premier Congrès de l'Internationale communiste...

La supériorité numérique des délégués du Comité central du P.C. russe était manifeste. Il y avait là les membres les plus éminents du C.C. à commencer par Lénine, Trotski, [Boukharine](#) et d'autres qu'escortaient de nombreux délégués de moindre envergure. Parmi les soi-disant représentants des autres pays – en tout 30 à 35 – un seul ([Eberlein](#)) pouvait être considéré comme un authentique délégué : il avait été élu par une véritable organisation (les spartakistes allemands) avec un mandat précis. Tous les autres avaient été désignés par le même Comité central du P.C. russe et choisis parmi des originaires de différents pays : prisonniers de guerre passés dans le camp soviétique, ex-émigrants revenus en Russie depuis des années et ayant perdu tout contact avec leur pays d'adoption, aventuriers de toutes sortes<sup>2</sup> ; deux ou trois socialistes tels que [Jacques Sadoul](#) et le Hollandais [Rutgers](#), qui

---

2 En arrivant à Moscou j'appris incidemment qu'une section d'« émigrants étrangers auprès du commissariat des Affaires étrangères », se disposait à envoyer en Italie, pour y militer, deux Italiens, munis de lettres de recommandation émanant de Lénine, et pourvus de fonds importants. Il suffisait d'échanger quelques mots avec eux pour se convaincre qu'il

vivaient depuis longtemps à l'étranger sans aucun contact avec les organisations ouvrières de leur pays d'origine, ignorant tout de ce qui se passait dans le mouvement ouvrier en général et dans leur pays en particulier.

Les membres du Comité central qui avaient convoqué cette conférence internationale se rendaient compte eux-mêmes qu'aucune décision ne pouvait sortir d'une telle assemblée. Il ne pouvait être question non plus de la considérer comme un « congrès » ; et une proposition tendant à la regarder comme une « assemblée constituante » fut rejetée par la majorité des assistants. Eberlein (Albert), l'unique délégué « légitime », protesta de la façon la plus énergique contre la tentative de donner à la Conférence un caractère officiel et délibérant.

La Conférence s'achevait donc sans résultat ; mais le jour suivant, tous les assistants furent très surpris d'être invités à se réunir à nouveau dans la même salle que la veille. Et là, sur l'initiative de [Zinoviev](#), avec le « concours direct » de Boukharine et, évidemment, non sans l'approbation de Lénine et de Trotski, fut commise une fraude probablement sans précédent dans l'histoire des relations entre hommes d'un minimum de niveau moral, à plus forte raison dans l'histoire du mouvement ouvrier... La Conférence allait prendre fin quand on apprit que l'Autrichien [Steinhardt](#) (Gruber), typographe, ancien prisonnier de guerre passé aux bolchéviks, qui avait été envoyé par [Radek](#) pour « travailler » en Europe occidentale, était en route pour Moscou. Il rentra en train spécial.

Misant sur la naïveté et l'enthousiasme de cet agent soviétique et certain qu'il suivrait à la lettre les instructions que Radek lui avait données, Zinoviev proposa aux « délégués » d'entendre le rapport d'un ouvrier occidental prétendument arrivé par hasard à Moscou. Tout le monde fut volontiers d'accord, mais il ne vint à l'esprit de personne qu'il s'agissait par là d'annuler le vote antérieur... Selon le « rapporteur » nouveau venu, l'état d'esprit des masses en Europe occidentale était révolutionnaire, l'attitude envers la Russie soviétique, enthousiaste, la détermination du prolétariat international d'engager immédiatement la lutte pour aider la révolution russe et suivre son exemple, indubitable, « le feu couvant partout ». Cette déclaration provoqua un tonnerre d'applaudissements à la faveur desquels Zinoviev proposa de déclarer nulle et non avenue la décision adoptée la veille et de reconnaître la Conférence comme étant de plein droit le premier Congrès de la IIIe Internationale, de l'Internationale communiste...

Le délégué allemand prit derechef la parole pour exprimer son opposition catégorique. Une proposition fut faite de procéder à un nouveau vote. Lorsque vint mon tour de m'expliquer, je déclarai que je ne me considérais pas en droit d'émettre un vote au nom du Parti socialiste italien, lequel n'avait pas été appelé à discuter de la création d'une nouvelle Internationale, ignorant moi-même que cette question serait posée en séance et de façon décisive. Lénine me fit parvenir aussitôt un petit billet dans lequel il insistait pour que je donne ma voix : « *Vous avez tous pouvoirs du parti italien pour quelque décision que ce soit, vous détenez plusieurs mandats, vous êtes secrétaire du Comité de Zimmerwald, vous avez parfaitement le droit d'émettre un vote. Vous lisez l'Avanti, vous suivez la situation en Italie, vous jouissez d'une confiance illimitée, vous pouvez et devez donner votre voix.* »

Ayant confirmé ma décision de m'abstenir, j'échangeai encore plusieurs billets avec Lénine qui se montra très fâché. Je dois avouer que ce n'est que plus tard, quand certains faits me furent connus, que je compris les manœuvres qui avaient eu lieu dans la coulisse et la fraude qu'on avait commise pour fonder la IIIe Internationale. Longtemps je crus que l'intervention de Steinhardt à la Conférence internationale du Kremlin avait été le fait du hasard. Ce qui me permit de voir clair avec le temps dans le tissu de manœuvres et de petits mensonges qui précédèrent et accompagnèrent la fondation de la nouvelle Internationale, ce fut le fait que de même que pour Steinhardt et simultanément avec le retour de celui-ci fut également amené à Moscou un « littéraire » français, infatué de sa personne et esprit superficiel : [Guilbeaux](#). La guerre l'avait surpris en Suisse. Son internationalisme se réduisait à

---

s'agissait de vulgaires aventuriers. J'en fis part à Lénine, lui conseillant de retirer à ces émissaires les recommandations et les fonds qu'on leur avait remis, mais il me répondit : « *Ils seront toujours assez bons pour couper en deux le parti de Turati !* » (Note A.B.)

quelques phrases et à des « manifestations » puérides contre le Consulat français à Genève (il crachait chaque fois qu'il passait devant l'immeuble, etc.). Aux tentatives qu'il fit pour se rapprocher du mouvement de Zimmerwal, je répondis à l'époque en lui conseillant d'étudier et de se développer intellectuellement et moralement. [Iou. O. Martov](#) adopta envers lui la même attitude. Quant aux bolchéviks, ils décidèrent d'exploiter sa vanité et son ignorance politique pour faire de lui un instrument de leurs manœuvres fractionnelles. Grâce à Zinoviev et Radek, il réussit même à participer à la Conférence de Kienthal. Peu après, durant mon séjour à Stockholm, j'appris que Guilbeaux avait reçu une somme d'argent d'un certain « pacifiste » allemand (cela pendant la guerre) pour éditer une revue à Genève. Afin d'en avoir le cœur net, car ce bruit me paraissait invraisemblable, je me rendis à Genève pour interroger personnellement Guilbeaux. Ce dernier le prit de haut et se montra cynique, allant jusqu'à dire que dans l'intérêt de la « cause » on pouvait collaborer « même avec le diable ». Pour moi, cette réponse équivalait à l'exclusion de Guilbeaux du mouvement de Zimmerwald. Lénine n'approuvait pas ma manière de voir : il la jugeait trop sévère.

A Moscou, Guilbeaux se conduisit comme un vulgaire parvenu, réclamant des privilèges, se plaignant de la pénurie, etc. Revenu en Europe, ils 'avéra fasciste, antisémite et comme tel termina ses jours.

La remarque de Thomas, à savoir que Lénine surestimait Guilbeaux, n'est pas exacte. Le mépris de Lénine pour la vanité et l'esprit superficiel de Guilbeaux datait du jour où il l'avait rencontré pour la première fois, mais comme les bolchéviks avaient besoin de créatures de ce genre, Lénine se comportait à l'égard de Guilbeaux comme s'il eût eu de l'estime pour lui. M'étant montrée surprise qu'il ait pu préfacer une brochure insipide de Guilbeaux, Lénine me confirma qu'il l'avait fait pour des raisons d'opportunité. Mais Guilbeaux, prenant pour argent comptant le comportement envers lui des puissants du jour, se mit à abuser de plus en plus de la situation, s'adressant à Lénine pour la moindre bagatelle (par exemple, ayant besoin d'une paire de galoches, il téléphona à plusieurs reprises à Lénine). Je me souviens que Lénine me demanda de le débarrasser de ce « *crampon imbécile* ».

Il peut paraître étrange et même paradoxal à ceux qui n'ont pas connu la psychologie de Lénine ni, par conséquent, celle du mouvement bolchévique, que Lénine, dans ses relations avec son entourage, puisse estimer, voire aimer un homme politique et en même temps le combattre sans trêve ni répit par les moyens les plus vils et les plus misérables, sans écarter le mensonge et la calomnie, quand il s'agissait de désaccords politiques ou fractionnels. Ayant longtemps réfléchi à cette tactique qui m'avait frappée, j'avais fini par conclure que ce n'était pas là mauvaise foi, hypocrisie, double jeu ou opportunisme, mais subordination de tous les faits et gestes de son individualité à un principe unique : « la fin justifie les moyens ». Je n'ai jamais douté que si Lénine avait jugé opportun d'appliquer à quelqu'un le touchant de près, voire à lui-même, les condamnations qui, avec son assentiment ou sur son initiative, étaient infligées à d'autres citoyens soviétiques, il aurait sans hésiter donné son accord...

Ses relations personnelles avec telle personnalité ou l'opinion qu'il en avait ne l'empêchaient pas sur le plan politique de voir sous un jour très différent la même personnalité et de porter sur elle le jugement qu'exigeaient ses propres méthodes de lutte. Les sentiments que Lénine éprouvait notamment envers [P.B. Axelrod](#) et surtout envers Iou. O. Martov étaient des plus fraternels, chaleureux, voire affectueux. Écoutant les discours de Martov ou lisant ses articles de polémique, Lénine admirait littéralement son talent, ne résistait pas au charme de sa personne, pouvait même oublier un instant qu'il avait devant lui un adversaire, un dangereux ennemi... Ces émotions d'ordre esthétique et intellectuel qui émanaient d'une éthique propre à Lénine ne l'empêchaient pas aussitôt après, polémisant avec Martov, d'employer des arguments et un ton incompatibles avec une controverse politique, à plus forte raison socialiste.

J'ai tiré cette conclusion de ma propre expérience. Jusqu'à la révolution de Février, les rapports entre Lénine et moi étaient des plus officiels et même inamicaux. Bien qu'à cette époque je ne connusse pas le bolchévisme tel qu'il était dans la pratique, je m'en sentais éloignée par la rigidité de ses conceptions théoriques et par ses méthodes à mes yeux inadmissibles : le mensonge, la démagogie, etc., qui évidemment n'étaient alors mises en œuvre qu'à une échelle relativement réduite. Les responsabilités

qui m'incombaient en tant qu'animatrice du mouvement de Zimmerwald aggravèrent notre hostilité réciproque et c'est à ce moment que je saisis la différence entre Lénine, homme « privé », et Lénine, fractionniste.

Maintes fois il me fit part de ses sentiments approuvant mon action de militante. Je me souviens même qu'en Suisse, lors d'une conférence, il m'envoya un billet rédigé en ces termes : « *Pourquoi, camarade Balabanova, ne vous joignez-vous pas à nous, bolchéviks ? Vous êtes une bonne révolutionnaire, une militante de valeur...* ». En réponse, je me contentais de sourire...

L'hostilité des bolchéviks zimmerwaldiens envers moi était due à l'impossibilité d'obtenir de ma part une attitude favorisant leur fraction ou leurs manœuvres quelles qu'elles fussent. Si donc, en dépit de cela, ils me donnaient leurs voix, c'était uniquement par crainte du pire, c'est-à-dire la nomination à ma place d'un menchévik ou d'un homme rompu aux intrigues, mais nullement au profit des bolchéviks. Ils s'accommodaient de moi comme d'un moindre mal et en donnèrent la preuve en me nommant, bien que je ne fusse pas adhérente à leur parti<sup>3</sup>, secrétaire de ladite III<sup>e</sup> Internationale. À mon refus d'accepter ces fonctions, ils me répondirent sans la moindre gêne qu'ils n'auraient pas accordé cette confiance à tout autre militant socialiste d'Europe occidentale.

Ma rupture définitive, ce que Zinoviev, paraît-il, présentait comme s'il était « impossible de travailler avec moi » – eut pour cause les questions d'argent. Comme pendant mon séjour à Stockholm on m'envoyait des fonds considérables et que, dans une de ses lettres, Lénine m'écrivait : « *Je vous en supplie, ne ménagez pas l'argent ; dépensez des millions* » (et rectifiant aussitôt il ajoutait : « *des dizaines de millions* »), je décidai, après avoir vainement tenté d'obtenir des instructions sur l'emploi que je devais faire précisément de ces fonds, de me rendre auprès de Lénine à Moscou. Là le malentendu se liquida de lui-même. Les bolchéviks, à commencer par Lénine et Trotski, me considérant comme une révolutionnaire digne de toute confiance, n'arrivaient pas à comprendre que je ne veuille pas cautionner leurs méthodes, c'est-à-dire l'emploi de moyens financiers, pour créer en corrompant les militants des courants d'opinion favorables aux bolchéviks, facilitant ainsi le passage à leurs côtés de toutes sortes d'éléments douteux et vénaux en vue d'organiser la scission des mouvements ouvriers et syndicaux. Finalement ils ne furent pas moins étonnés et « déçus » par mon rejet de ces méthodes que je ne fus surprise moi-même de voir des révolutionnaires, qui prétendaient régénérer la société, recourir à de tels procédés.

Néanmoins, pendant tout mon séjour en Russie soviétique, même après que j'eus rompu officiellement avec le Comintern, Lénine ne cessa de me témoigner sa sollicitude et ses attentions personnelles. Bien qu'il économisât le plus possible le temps qu'il consacrait aux camarades qui s'adressaient à lui pour différents motifs, il m'accordait toujours quelques minutes pour s'inquiéter de ma santé et surtout de la façon dont je m'alimentais, insistant pour que je ne me laisse pas épuiser par un travail au-dessus de mes forces et par la sous-alimentation.

Je me souviens qu'il se fâcha pour de bon quand il me vit pour la première fois porter des lunettes : « *Voilà où vous en êtes arrivée ; je suis pourtant plus âgé que vous et je n'ai pas besoin de lunettes...* »

Au moment même où Lénine se souciait de ma santé, Zinoviev et ses acolytes menaient contre moi une campagne acharnée que Lénine ne pouvait pas ignorer. Devant mon refus d'entrer au sanatorium, le Comité central décida de m'envoyer au Turkestan. A ce propos, comme je l'ai appris après la mort de Lénine, V.V. Vorovski écrivit à Lénine un mot rédigé en ces termes : « *Si vous tenez absolument à vous débarrasser d'elle, ayez au moins recours à d'autres moyens.* »

Vorovski avait en vue les conditions dans lesquelles je devais faire ce voyage en qualité de commissaire du train de propagande ; étant donné l'épidémie de typhus qui sévissait alors et l'absence totale des mesures de prophylaxie indispensables, je n'en serais probablement pas revenue...

3 En fait, A. Balabanova fut exclue du P.C. (bolchévik) russe en 1924. La résolution prise à son sujet et publiée dans la « *Pravda* » précise qu'elle avait adhéré au Parti en 1918.

Ne soupçonnant pas la décision prise de se débarrasser de moi, je persistai dans mon refus de me soumettre aux instructions du Comité central et dans ma détermination de rompre définitivement avec le Comintern et le C.C. du P.C. russe. Une fois démise de mes fonctions, je me rendis chez Lénine pour qu'il me donnât un document officiel pouvant me servir de « pièce d'identité » et de passeport.

Je ne fus pas peu surprise que Lénine, ne se contentant pas d'accepter ma demande, me dit encore : « *De tout mon cœur, du plus profond de moi-même.* » Le document qu'il me remit ne requérait pas seulement des autorités de la R.S.F.S.R. de m'accorder « *toute l'assistance voulue* », mais me définissait comme « *une militante des plus en vue de l'Internationale communiste* ».

Profondément touchée et émue par les égards qui m'étaient ainsi témoignés, je ne pus cacher mon trouble et à une question de Lénine me demandant pourquoi je voulais quitter le pays, je répondis : « *Vladimir Ilitch, vous n'ignorez pas que dans la R.S.F.S.R. on n'a plus besoin de militants de mon espèce.* »

« *On en a besoin* », rétorqua-t-il avec une grande tristesse, « *mais il n'y en a pas...* » Il m'est souvent arrivé de comparer le comportement de Lénine envers les gens à celui des chefs d'entreprise à l'égard de leurs ouvriers. En temps de grève, les patrons préfèrent tout naturellement les ouvriers de peu de caractère et ils sont prêts à les circonvenir en leur promettant des avantages ou en leur prodiguant des louanges, mais les patrons respectent davantage ceux qui luttent fermement pour ce qu'ils estiment juste et conforme à leurs intérêts ou aux aspirations de la classe ouvrière.

Ce parallèle m'est venu bien souvent à l'esprit en voyant la façon différente qu'avait Lénine de se comporter avec moi ou le jugement qu'il portait sur moi et sur d'autres personnes qui avaient rallié le camp bolchévique après la révolution d'Octobre ou, en général, sur ceux qui ne savaient pas ou bien ne voulaient pas résister aux faveurs du pouvoir et aux privilèges qui en découlaient.

Cela ne l'empêchait pas de ne pas s'opposer aux mesures prises contre moi. D'autre part, il ne voyait nul inconvénient à ce qu'on distribuât hommages et avantages à des gens qu'il méprisait profondément, mais qui se soumettaient à sa volonté et obéissaient à la lettre à ses instructions.

J'ai tenu à insister sur ce trait caractéristique de Lénine, car la méconnaissance de sa psychologie empêche de comprendre la substance de ce qui est propagé dans le monde entier sous l'appellation de mouvement communiste, aux premiers pas duquel sont consacrés ces souvenirs.

Je veux encore ajouter qu'en dépit des commentaires de Thomas, il n'a jamais pu être question de me confier Eberlein pour « *lui faire entendre raison* ». Cela non seulement parce qu'il n'aurait pu venir à l'esprit de personne de me charger d'une telle mission, mais encore parce que moi-même, comme il découle de ce qui précède, je n'ai pas voté la fondation de la nouvelle Internationale. De même est erronée l'allégation de Thomas, à savoir que Racovski et moi aurions proposé de liquider le mouvement de Zimmerwald. Outre que Racovski n'avait ni fonctions ni mandat dans ce mouvement, j'ai catégoriquement refusé de m'incliner, en répliquant à Trotski quand celui-ci demanda que le Comité de Zimmerwald cessât d'exister et m'invita à transmettre les archives dudit Comité à la nouvelle Internationale et à abandonner mes pouvoirs. Je motivai mon refus en déclarant que, tout en estimant que la majeure partie des adhérents au mouvement de Zimmerwald approuvaient les mots d'ordre de la Révolution russe et de la République soviétique, je ne me croyais pas en droit, ayant perdu tout contact avec eux, d'accepter une décision aussi radicale sans demander leur avis. Pour cette raison, la proposition de Trotski n'eut pas de suite.